

Les auteurs d'aujourd'hui plongent souvent leur plume dans les tragédies sociales contemporaines. Ici, après l'annonce de la fermeture de l'usine Béra-Descamps en janvier 2006 à Noyelles-sur-Selle (Nord).

écologique planétaire. Celle-ci, conjuguée à la faillite des idéologies, a changé les paramètres du polar engagé, teintant de vert ce qui apparaissait, hier, essentiellement rouge. De même, la crise des générations présente – séparant les parents de leurs enfants, soumis depuis leur naissance à un bombardement marketing permanent – trouve une brillante analyse dans le polar de Marin Ledun, *La Guerre des vanités*. De même les polars ésotériques, symptômes d'une vaste crise spirituelle... Le polar colle à l'époque, et épouse les failles qui s'y creusent. Jusqu'à l'excès ?

Certes, à lire certains titres (*Un trader ne meurt jamais*, éd. Pocket) on peut ironiser sur la rouerie des éditeurs qui tâcheraient de conjuguer le présent de nos peurs avec celui de leur catalogue. Mais la plupart des polars doivent leur tonalité et leurs thématiques actuelles aux seules inclinations et inspirations de leurs auteurs, et à leur talent pour enfermer les drames contemporains dans une narration. Aussi, plutôt que de railler le miroir du genre policier ou de lui tourner le dos, penchons-nous sur son reflet : c'est le nôtre.

CRISE DE L'EMPLOI

Il s'appelle Alain Delambre, et vous ressemble peut-être. Jadis, il travaillait comme DRH dans une entreprise de deux cents personnes. Aujourd'hui, il se lève en pleine nuit afin de remplir des cartons pour 45 % du smic. Victime emblématique de la crise, Delambre n'en peut plus de déchoir dans l'estime de ses filles et de son épouse. Mais comment remonter la pente, dans un marché du travail saturé où vos 57 ans vous disqualifient d'emblée ? Du coup, quand, contre toute attente, un recruteur œuvrant pour une grande entreprise retient le CV d'Alain Delambre et le convoque pour un premier entretien, celui-ci se reprend à espérer... et accepte n'importe quoi. Notamment une épreuve de sélection finale en forme de jeu de rôle, durant laquelle les aspirants DRH devront sélectionner d'autres candidats convoitant d'autres postes. Et, pour agrémente l'exercice, tout ce petit monde d'impétrants sera soumis à une prise d'otage simulée... Exposition réaliste et quasi sociologique de la détresse d'un gagnant des années 1980 rhabillé en exclu des années 2010 ; peinture satirique et malheureusement crédible du milieu des grandes entreprises et des fantaisies



23 octobre 2008 à Paris, sur la place de la Bourse devant le palais Brongniart.

qu'elles peuvent se permettre, quand la conjoncture offre un flot de candidats désemparés pour chaque poste... Rédigé par un ancien formateur en communication d'entreprise, s'inspirant d'une affaire réelle qui a récemment secoué la direction de France Télévisions, *Cadres noirs* de Pierre Lemaitre apparaît comme un exemple particulièrement criant de la façon dont le thriller peut tirer un parti naturaliste de la crise économique. Mais il en est d'autres : la réjouissante nouvelle « Délocalisation » du duo Giacometti/Ravenne (dans le recueil *L'Empreinte sanglante*, éditions Fleuve Noir), le remarquable et sombre *Les Derniers Jours d'un homme*, de Pascal Dessaint (éd. Rivages)...

À leurs côtés, surgissent d'autres polars où la crise ne fournit pas le sujet de l'intrigue, mais que leurs intrigues conduisent à évoquer la crise. *Les Cœurs déchiquetés*, d'Hervé Le Corre, ne porte

pas sur la détresse des femmes seules dans une époque sans pitié. Néanmoins ces femmes fournissent un motif récurrent à sa trame. *Les Lumières de la ville ne s'éteignent jamais*, de José-Louis Bocquet (éd. du Masque), raconte les mésaventures parisiennes de deux frères adolescents issus d'un milieu paysan, mais c'est « la crise du cochon » et « la crise du banquier » qui les a poussés à quitter leur campagne. De même *La Onzième Plaie*, d'Aurélien Molas (éd. Albin Michel), traque au pédophile dans un Paris futur portant les stigmates de la crise actuelle...

Ajoutons *Une histoire d'amour radioactive* (Série Noire), où Antoine Chainas nous parle de passion entre deux flics mâles et de crimes commis par irradiation. Parmi ses personnages principaux, un DRH, artiste glacial de l'écrémage de personnel, toujours nommé par l'acronyme de sa fonction. Le roman s'ouvre

d'ailleurs sur la tirade sans ambiguïté d'un de ses collègues plus fougueux : « La crise, mec, la crise, j'ai jamais rien vu de plus beau. 70 000 suppressions annoncées dans la journée. En plus, l'État nous refile un max de blé. Il paraît que l'on est dans un secteur-clé. »

Or si nos auteurs réalistes soulignent régulièrement l'arrogance accrue des PDG et autres dirigeants, rares sont les auteurs à revenir aux discours de dénonciation et aux proclamations militantes des polars d'antan. Même quand leurs sujets ressemblent à des cas d'étude pour analyste marxiste. Quant aux proclamations antifascistes de naguère, elles ont littéralement disparu. La peur de la crise aurait-elle remplacé la crainte d'un Front national vieillissant ? D'engagé, le polar serait-il devenu dégagé ? Sur ce point précis, *Les Derniers jours d'un homme*, de Pascal Dessaint, fournit quelques éléments de réponse. Ce roman noir s'inspire du contexte de Noyelles – la ville qui abritait la fameuse fonderie Metaleurop. Son histoire : la chronique de la mort annoncée d'un ancien ouvrier, et celle d'une usine qui s'appête à fermer – entraînant la tragédie sociale que l'on sait, après avoir provoqué une catastrophe écologique que nous n'avons pas fini d'évaluer. Peinture d'un monde ouvrier s'accrochant à ses derniers atomes de dignité ; évocation d'un actionnaire américain invisible protégé par Clinton, relation, par articles interposés, de ses martingales de haut vol... Par-delà sa beauté, le roman de Pascal Dessaint semble le tremplin idéal pour les envolées rhétoriques révolutionnaires et les stigmatisations enflammées.

CRISE SOCIALE

Pourtant, rien de tel. Que l'on ne s'y trompe pas : *Les Derniers jours d'un homme* est bien un polar engagé aux côtés des faibles. Mais il se refuse à instrumentaliser leurs drames pour en tirer des slogans. La peinture de leur détresse se suffit à elle-même. La contradiction entre engagement et qualité littéraire se résout d'elle-même : le flux de la narration ne bute plus sur des barages démonstratifs. Le lecteur souscrit d'autant mieux au regard de l'auteur qui envisage le monde et ses habitants à travers une grille politique discrète. Une évolution salvatrice ? En refusant de plaquer « une intention politique sur une narration », selon les mots d'Hervé Le Corre, les auteurs contemporains évitent les stéréotypes du néopolar

Trois questions à Pierre Lemaitre

La solidarité ordinaire a disparu



Ancien formateur en communication, en entreprise et en faculté, Pierre Lemaitre expose, dans le très remonté *Cadres noirs*, les ressorts de la précarité moderne.

Pierre Lemaitre, avez-vous vécu le chômage, comme votre narrateur ?

Honnêtement, non. J'ai connu le chômage dans les années 1980, à l'époque où l'on était

« Pour imposer aux cadres les décisions des élites, on invente l'autoévaluation. »

bien indemnisés. J'ai écrit ce roman sous l'influence d'une double colère : contre la société contemporaine, et contre le management, à mes yeux une escroquerie intellectuelle

majeure. Les sociétés démocratiques ont besoin du consentement des gouvernés pour fonctionner. Les entreprises aussi, à ceci près que, pour imposer aux cadres les décisions des élites, on invente des techniques d'intoxication intellectuelle. C'est la fameuse injonction « Vous allez vous autoévaluer ». Chacun devient son propre gendarme.

Vous décrivez la ligne immatérielle qui sépare le monde des employés de celui des chômeurs...

Ni sa femme, ni ses filles ne peuvent comprendre Delambre. L'exclusion vous fait pénétrer dans un monde à part. C'est une expérience qui relève de l'incommunicable, irréductible au discours. Même chez ses proches, Alain ne peut espérer trouver de la compréhension, seulement de la compassion.

Avez-vous voulu souligner la disparition des solidarités traditionnelles ?

Le management et le système social ont porté l'individualisme à son acmé. D'où la disparition de la solidarité ordinaire. Cela se traduit, dans les médias, par un glissement sémantique : on ne parle plus de journées de grève, mais de journées de galère pour les usagers. Du coup, l'individu se retrouve rendu à lui-même. Seul dans la réussite comme dans l'échec. ■

Propos recueillis par A. B.

À LIRE : *Cadres noirs*, Pierre Lemaitre, éd. Calmann-Lévy, 350 p., 18,50 €.

d'antan – tels ceux du *Sniper* de Frédéric Fajardie, peuplé de méchants bourgeois et d'un héroïque tueur de flics.

Pourtant la colère demeure. Le roman de Pierre Lemaitre a été motivé, de l'aveu même de l'auteur, par une double fureur contre l'état de la société et les imbécillités du discours managérial. La rage de Pascal Dessaint sourd à travers son roman comme une énergie froide, contenue, mais au rayonnement palpable.

Évidemment, Pascal Dessaint, qui s'est saisi de ce sujet après la mort de sa sœur des suites d'un cancer, ne saurait décemment offrir une issue positive fictive à ses

Lemaitre a été guidé par sa fureur contre l'imbécillité managériale.

métallos fatalistes. Donnant dans le thriller, et pouvant se permettre ce que la réalité ne produit qu'exceptionnellement, Pierre

Lemaitre conduit, avec une jubilation cathartique, la vengeance machiavélique de son cadre sur l'entreprise et le recruteur qui voulaient instrumentaliser sa détresse. De même, c'est avec un plaisir glacé que Chaignas précipite son DRH déshumanisé dans un piège érotique et mortel. Quant au duo Ravenne/Giacometti, ils se sont visiblement délectés à mettre en scène une victoire par K.-O. du capitalisme industriel à la française sur un géant du capitalisme global. Intitulée « Délocalisation », leur nouvelle se déroule dans une usine de province – de celles qui font vivre toute une petite ville – jadis rachetée par un groupe financier. Oubliant ses promesses initiales, celui-ci entend la fermer pour la rouvrir dans l'autre hémisphère. À cette fin, le groupe expédie un de ses plus habiles spécialistes pour négocier un plan social au rabais. La nouvelle débute quand ce dernier se retrouve pris en otage par des



Le polar demeure du côté des exclus, mais se défend d'épouser comme bier les théories révolutionnaires.

employés désespérés. Précisons qu'à l'origine, l'usine était dirigée par un patron paternaliste catholique à l'ancienne; de ceux qui croyaient à la réinsertion des ex-braqueurs par le travail... Grâce à une alliance œcuménique rassemblant gaullistes ancienne mode, communistes archéos et socialistes lambdas, l'exception française renverra la holding dans les cordes. Crainte de l'exclusion, colère, jubilation... Nos romanciers jouent sur tous les tons de nos émotions de chômeurs ou d'employés. Ils justifient autrement leur statut d'héritiers des traditions narratives du XIX^e siècle: en dépeignant, avec une grande précision, ces employés souvent précaires et leurs milieux. Pour Lemaitre, les travailleurs SDF, les stagiaires renouvelables à volonté, les diplômés dégradés et perpétuellement humiliés... S'ajoute la peinture de l'entreprise, entité vivante devenue mortifère... Cette prise de vue sert de support à l'analyse. *Cadres noirs* démonte le piège mortel qui enserre les seniors diplômés en temps de crise: d'un côté, on leur demande de travailler davantage, de l'autre, ils sont les premiers que l'on renvoie et les derniers que l'on embauche.

Des chauves-souris muées en pitbulls volants par un insecticide.

Dessaint, lui, détaille presque géographiquement l'impasse dans laquelle se

retrouvent ses métallos: ils savent que la fonderie souille leur région, que la poussière de métal se retrouve partout dans leurs jardins, que saturnisme et cancer menacent leurs enfants... Mais, outre un moyen de subsistance, la fonderie représente leur identité.

Curieusement, alors que les polars s'intéressent essentiellement aux employés, le monde connexe des dirigeants, des affaires, des actionnaires, leur demeure largement étranger. Pourtant, celui-ci a fourni le cadre de bien des romans américains grand public à suspense - l'emblématique Michael Crichton en a même fait sa marque de fabrique. En France, le terrain semble marqué du sceau de la vulgarité, surtout depuis qu'y a sévi un certain Paul-Loup Sulitzer.

Le créneau était donc à prendre. Un banquier d'affaires, trader et dirigeant d'entreprise, s'en est aussitôt emparé. Son nom - Marc Fiorentino - apparaît parfois dans les pages économiques. Son premier thriller au titre éloquent, *Un trader ne meurt jamais*, conte l'histoire d'un de ces jongleurs de millions qui, ruiné par une intuition hasardeuse, entreprend de refaire fortune. Un style à l'économie, et une histoire bien « comptée » nous aident à avaler une description didactique des mécanismes boursiers. Depuis, Marc Fiorentino a récidivé avec *Pour tout l'or du monde*, qui place son héros, l'élégant

Sam Ventura, en pleine tempête financière, victime d'un escroc au nom transparent de Bernoff. Encore une fois, la crise illustrée par le suspense...

CRISE ÉCOLOGIQUE

À la crise économique, la crise écologique fournit une concurrence littéraire sérieuse. À en croire nos romanciers noirs, nous n'avons pas fini d'en prendre conscience. Dans *Royal cambouis* (éd. Folio), texte précurseur, Colin Thibert évoquait un site d'enfouissement clandestin de déchets toxiques sur lequel, dans un remarquable mouvement de démission collective, tout le monde fermait les yeux. Dans le thriller économique *Cristal défense* (éd. Au Diable Vauvert), Catherine Fradier dénonce la malbouffe promise par un grand groupe américain au cynisme archétypal... De même Jacques Bullot, ancien chercheur au CNRS, devenu un spécialiste de ce qu'il faut bien appeler le polar écologique, et dont *Le Gène du perce-neige* (éd. Du bout de la rue), préfacé par José Bové, relate les avanies infligées à un chercheur ayant découvert la toxicité d'un OGM... Ou encore *La Colonie des ténèbres*, de Jérôme Bucy (éd. Belfond). Vétérinaire, ce dernier, avec son personnage, défend le parti... des chauves-souris, qu'un redoutable insecticide transforme en pitbulls volants! Or que retrouve-t-on dans tous ces

Rencontre avec Aurélien Masson

« Déranger notre vision normative du monde »

Fondée en 1945, aux éditions Gallimard, la vénérable « Série Noire », qui doit son nom à Jacques Prévert, est aujourd'hui dirigée par un jeune éditeur, Aurélien Masson, qui lui a imprimé une orientation résolument en prise avec les turbulences de l'époque.

Le polar est-il pour vous un genre critique et social, la photographie à la fois profonde et instantanée de notre société ?

Mon attrait pour le roman noir trouve sa racine dans le fait d'une littérature qui critique la société, la met en question, en perspective. C'est un éclairage sur des zones, des espaces, des personnes, des groupes sociaux qu'on n'a pas l'occasion de croiser dans la littérature classique, et qui sont pourtant bien présents dans la vie. La Série Noire vient combler un trou noir, un oubli, comme le fait Antoine Chainas dans *Une histoire d'amour radioactive* en plongeant son histoire de flics dans la réalité sociale d'une ville fictive qui ressemble fortement à Nice. La littérature policière est un genre socialement critique, un thermomètre de la société. S'il y a plusieurs écoles, plusieurs genres (enquête, thriller, espionnage...), le polar dans son ensemble est un genre politique, mais qui ne doit pas être politisé. Sans idéologie ni pensée préconçue, les livres que j'édite depuis que je dirige la collection essaient de déranger notre vision normative du monde. En tant qu'éditeur, mon rôle est de plonger le lecteur dans le doute, l'interrogation ou le malaise, pour recevoir d'autres idées que les siennes.

En multipliant ces points de vue sur le monde, le polar doit-il aussi nous faire changer ?

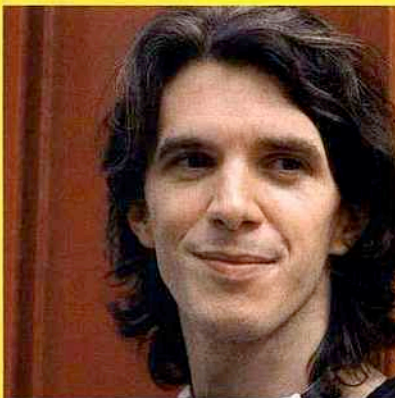
Dans le livre de Dominique Manotti, *Bien connu des services de police*, Paturel, policier des brigades anticriminalité, est d'abord un personnage que l'on tend à détester : sale type, violent et impulsif, prototype du flic cowboy. Mais, à mesure que s'étend la dégénérescence de l'État policier, il apparaît comme un individu plus tendre, un flic à la Belmondo dans *Flic ou voyou* de Lautner. À partir d'un personnage social identifié, le policier, l'auteur propose une autre classe, au sens de l'*habitus* de Bourdieu, la classe des exclus. Dans la scène où il est interrogé par l'IGS (l'Inspection générale des services), Paturel porte une atroce chemisette courte, véritable faute de goût ou

« Le polar est un genre politique qui ne doit pas être politisé. »

de sens commun, comme le dit Bourdieu. Ce détail montre que Paturel fera toujours partie d'une catégorie sociale défavorisée. À partir de là, notre point de vue de lecteur change, notre regard sur le monde se modifie. Le roman noir est d'abord un roman gris, c'est une question de fine variation et d'équilibre subtil. Jamais le noir absolu, comme la vision de Brooklyn dans les romans de Selby.

Jack London, enquêtant à Londres sur les meurtres de Jack l'Éventreur, avait alerté l'opinion sur la vie dans l'East End.

Comment les dysfonctionnements de la société sont-ils éclairés par les crimes ?



Après avoir travaillé comme lecteur, puis comme éditeur auprès de Patrick Raynal, Aurélien Masson, 35 ans, lui a succédé en 2005 à la tête de la Série Noire.

Cela dépend du projet de chaque écrivain. Pour DOA, dans *Le Serpent aux mille coupures*, c'est l'histoire de la mondialisation appliquée au marché le plus libéral, celui des stupéfiants. Il illustre son propos à travers une histoire. Pour Caryl Férey dans *Zulu*, l'objectif est de nous faire découvrir une réalité géopolitique méconnue, celle du bantoustan du KwaZulu et des townships d'Afrique du Sud. Ici et là, le polar ouvre les yeux, lance des ponts. Chacun propose sa vision : interrogations sur la société narcissique, tiraillée par le désir et la frustration, regards sur le droit et la justice, rapports psychosociologiques et psychopolitiques... La Série Noire conjugue toutes ces voix : le roman noir américain, l'enquête historique ou policière, l'espionnage.

Comment Ingrid Astier, dans *Quai des enfers*, renouvelle-t-elle le polar ? Avec le sens du détail et l'effervescence des surnoms ?

Loin des clichés du polar désespéré, *Quai des enfers* est un premier roman à l'univers positif.

La langue s'enrichit, le polar devient récit baroque et roman gourmand. Dans le monde très cadré du polar, Astier possède un pouvoir de création et d'évocation, un imaginaire de documentaire artistique. Au cœur du royaume flottant de la Brigade fluviale, elle fait un livre ouvert, mêlant ironie et vocabulaire technique issu de l'Institut médico-légal. La force de la Série Noire est d'être une fondation culturelle qui peut développer le polar comme une aventure inédite. Il est bon de sortir des sentiers battus en participant à l'aventure d'une nouvelle génération, au côté d'auteurs comme Stéphane Michaka (*La Fille de Carnegie* chez Rivages/Noir) ou Aurélien Molas (*La Onzième Plaque* chez Albin Michel). Même ambition, même renouveau. Les auteurs des années 1980 lisaient tous le « néopolar » de Manchette ou « Le Poulpe ». Aujourd'hui, la référence est plutôt *Le Dahlia noir* de James Ellroy. Cette influence apporte un sens cinématographique, des paranarrations et une architecture originale. Face aux Anglo-Saxons, on peut parier sur la puissance des auteurs français.

Comment la Série Noire fait-elle bouger les traditions de la littérature policière ?

Un polar est un mélange de narration visuelle et de style scandé, un mélange de Céline et de théâtre antique. Le polar doit tendre à une forme parfaite, à la manière d'une sculpture de Brancusi, une forme allongée et gracieuse. Vers la belle phrase, la quête infinie vers le beau. En plus, la Série Noire doit être une collection rock'n'roll (faite de mort, d'angoisse et de sales types), qu'on lit comme on écoute les Rolling Stones. C'est le point de départ. Depuis, le polar s'est développé vers un courant plus atmosphérique, psychologique et intériorisé. Mais il y a toujours des onis : ainsi, avant la trilogie *Mil-lénium* du suédois Stieg Larsson, la littérature policière scandinave était méditative et dépressive, comme les enquêtes de Kurt Wallander par Henning Mankell. Soudain arrive Jo Nesbø (*L'Étoile du diable*, *Le Sauveur*, *Chasseurs de têtes*), héritier des Américains Michael Connelly et Raymond Chandler, qui réintroduit le policier alcoolique, les durs à cuire et les *hard boys*. Même à Reykjavik, plongé dans les bas-fonds de la ville, on retrouve junkies et dealers. Pour moi, le polar est une internationale rock'n'roll. Je parle souvent des romans policiers comme des peignes de fer, un choc comme dans *Las Vegas Parano* de Hunter Thompson. On doit avoir l'impression que le décor défile sur nos rétines. C'est ça, le polar. Du moins, on essaie, c'est le cap à tenir. ■

Propos recueillis par
ALICHA WALD LASOWSKI

polars écolos? Le fameux discours contestataire qui a essaimé des polars sociétaux. Preuve que les préoccupations suscitées par l'état de la planète dépassent les clivages politiques... Ce déplacement du discours contestataire s'accompagne de la transformation de la figure de son héraut: le militant. Jadis enfoulardée de rouge, elle se casque aujourd'hui de vert. Avant d'écrire *Les Derniers Jours d'un homme*, Dessaint a rédigé nombre de polars écolos. Et si son dernier roman décrit un contexte social dur, très significativement, le seul idéaliste que l'on y trouve œuvre pour l'environnement. S'il agit aussi pour son père mort du cancer - un double de Dessaint? -, sa volonté contraste avec la résignation d'un prolétariat promis à disparaître. Entre militantisme et terrorisme, une ligne rouge: celle du meurtre. Son franchissement a fourni à bon nombre de nos auteurs engagés d'antan les sujets de leurs romans les plus marquants (le fameux *Nada*, de Manchette). Cette problématique - celle du passage à l'acte - se retrouve aussi dans les histoires d'activistes écolos d'aujourd'hui. *Eden, Complex I*, du duo Bretin-Bonzon (éd. du Masque), commence par un attentat

assez irréfléchi commis par un groupe de terroristes verts. Dans *Mourir n'est peut-être pas la pire des choses*, Pascal Dessaint laisse la parole à quatre défenseurs de l'environnement ayant commis l'irréparable, et dénonce leur dérive. Et sous la plume de Guillaume Bucy (*La Colonie des ténèbres*), des écologistes n'hésitent pas à empoisonner d'innocents chiroptères pour entacher l'image de Naturalis, entreprise de produits chimiques par ailleurs largement condamnable. Enfin, dans son thriller d'anticipation *Siècle bleu* (éditions [JBZ]), le romancier Jean-Pierre Goux épouse sans ambiguïté la cause d'un groupe écoterroriste, Gaïa, qui se permet des actions musclées mais s'interdit l'assassinat. Aussi puissante, clandestine et organisée que les organisations d'extrême gauche de naguère - mais s'appuyant sur des technologies ultramodernes -, Gaïa s'oppose à l'entreprise pétrolière Cor-Fox. L'intrigue de *Siècle bleu* montre leurs actions en parallèle avant de les confronter: l'organisation chasse le

Entre militantisme et terrorisme, une ligne rouge: celle du meurtre.

OGM, malbouffe, paupérisation rurale... Le polar bat la campagne.



© LEMASSON/GLOBEPHIX

Trois questions à Jean-Pierre Goux

La transition verte



Dans *Siècle bleu*, premier tome d'une trilogie annoncée, Jean-Pierre Goux use du thriller d'anticipation comme d'un théâtre d'idées, et rend la pensée écologique savante accessible au grand public. Salulaire?

Pensez-vous inexorable l'avènement de vastes internationales écologiques clandestines, semblables à celle que vous décrivez?

Le système économique occidental, comme tout système complexe, produit à la fois des excès (ultralibéralisme, violence humaine et militaire, corruption et crime organisé) mais aussi des antidotes contre son autodestruction (des boucles de rétroaction). Les groupes comme Gaïa, les contestataires altermondialistes ou les ONG sont indispensables pour infléchir des processus par ailleurs inexorables. L'effondrement de l'utopie communiste n'offre plus de contrepoint à la pensée dominante. Ces mouvements sont donc aujourd'hui les seuls remparts contre l'immobilisme, le clientélisme, la corruption et le jeu des lobbies qui bloquent l'action politique. Ce que je souhaite profondément, c'est qu'émerge de ces mouvements une nouvelle classe politique et dirigeante qui intègre ces dimensions humaine et écologique.

Japonais pêcheur de dauphins et tente de sauver les coraux; l'entreprise téléguide littéralement le président des États-Unis et l'oblige à lancer un nouveau programme lunaire. Son but: faire main basse sur l'Hélium Trois, carburant de demain, et renvoyer la Chine énergivore à la préhistoire. La migration des thèmes et figures militants devait s'accompagner d'un déplacement des stéréotypes attenants. De fait, le manichéisme des polars politisés d'antan se retrouve dans son pendant écologique d'aujourd'hui. Dans *La Colonie des ténèbres*, la bonne volonté du narrateur se heurte à la mauvaise foi dissimulatrice de l'entreprise

Siècle bleu raconte la course aux ressources lunaires entre l'Amérique et la Chine. A-t-elle déjà commencé ?

Oui, depuis près de dix ans. Néanmoins, pour des motifs plus électoraux qu'économiques (puisque le budget de la Nasa n'a pas baissé), Obama a mis un coup d'arrêt au programme Constellation, qui visait à renvoyer les Américains sur la Lune avant le grand saut vers Mars d'ici à 2050. Il faudra nécessairement des étapes intermédiaires. Obama évoque la visite d'un astéroïde par l'homme, mais la Lune semble incontournable. Le jour où les Américains réaliseront que les Chinois sont prêts à y retourner, la course vers la Lune se remettra inexorablement en marche.

« La sensibilisation à l'écologie doit passer par une expérience viscérale. »

Votre roman développe de nombreuses explications scientifiques. La sensibilisation à l'écologie passe-t-elle par la connaissance ?

Aujourd'hui, on dispose d'énormément d'informations sur la crise environnementale et sur les solutions pour en sortir. Ces informations sont des outils fondamentaux pour bâtir l'action technologique et politique, mais certainement pas, à eux seuls, des vecteurs de changement. La sensibilisation à l'écologie doit passer par une expérience personnelle et viscérale. *Siècle bleu* insiste beaucoup sur la nécessité de cette illumination collective. Pour réussir la transition, il faut donc à mon sens deux choses : la science, et la transformation des consciences qui relève plus de l'expérience mystique ou poétique. ■

Propos recueillis par A. B.

À LIRE : *Siècle bleu*, Jean-Pierre Goux, éd. JBZ, 448 p., 21 €.

© DAVID BLAVIER/HUGO&CIE

Naturalis (qui, ironie de l'intrigue, l'a embauché pour protéger son réseau informatique). De même, dans *Siècle bleu*, Abel, fondateur de Gaïa, apparaît comme l'antithèse du dirigeant de l'entreprise CorFox. L'un, Cornélius Fox, est le rejeton cacochyme d'une vieille dynastie industrielle américaine. Abel, brillant écologiste, est le fils de deux martyrs de la lutte contre les cartels, et a conquis sa fortune grâce à ses seuls talents, en dépouillant ces mêmes cartels. Ce schématisme vert d'aujourd'hui peut prêter à sourire. Mais il sert paradoxalement le suspense et renvoie aussi à un combat bien réel, celui qui oppose les tenants du modèle de développement actuel à la George W. Bush (« Le

mode de vie américain n'est pas négociable») aux militants alter ou écologistes qui entendent le contester. Un clivage aussi pertinent aujourd'hui que l'était, hier, celui qui séparait les marxistes des partisans du capitalisme. Et sans doute plus crucial. Car les auteurs de polars écologiques disposent d'un avantage certain sur leurs prédécesseurs marxistes : la capacité à appuyer leur propos sur des données scientifiques avérées. Aussi, chaque auteur écologique y va de son couplet savant. Jérôme Bucy détaille ainsi le fonctionnement du sonar des chauves-souris et les expériences visant à évaluer la neurotoxicité d'un produit chimique sur des animaux... *Siècle bleu* raconte, au milieu de son intrigue, l'histoire de l'atmosphère ou la nature symbiotique des coraux.

Des ados rencontrent sur Internet le monstre qui les éventrera.

À l'heure où l'épuisement des ressources pétrolières nous menace de plus en plus, il décrit aussi les appétits que déclenche déjà cet Hélium Trois, qui existe bien, là-haut, dans la poussière corrosive sélène. Toutefois, les discours idéologiques n'ont pas été totalement remplacés par les discours scientifiques. Ils coexistent dans le polar écolo radical. *Siècle bleu* repose sur la culture scientifique de l'auteur, mais aussi sur un substrat métaphysique pointu : les œuvres des penseurs écologistes Günther Anders et Hans Jonas, et surtout « l'hypothèse Gaïa » promue par James Lovelock. En travaillant sur un programme de la Nasa, ce chercheur avait comparé les atmosphères martienne et terrestre, pour conclure que cette dernière devait sa régulation aux formes de vies. Plus tard, il développera cette idée en décrivant la Terre à la façon d'un vaste organisme capable de se réguler tant que l'homme ne le déséquilibre pas trop. Que Jean-Pierre Goux ait, à l'essai engagé, préféré la forme attrayante du thriller afin d'illustrer et de diffuser cette pensée militante semble somme toute logique. Les vertus du genre pour humaniser, par les personnages, un discours contestataire et pour retenir le lecteur par l'intrigue relèvent bien d'une forme d'écologie...

LA CRISE DES GÉNÉRATIONS

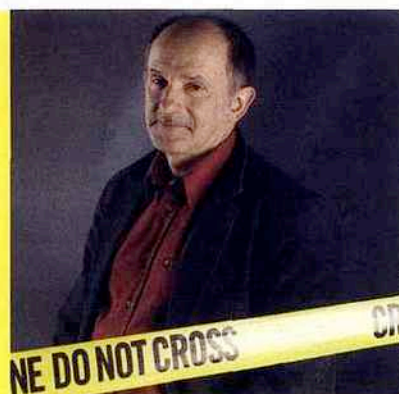
« Ce ne sont plus des écrivains qui vont prendre la parole, mais des spécialistes qui auront un talent d'écrivain »,

Portrait Hervé Le Corre

Le cœur des gens

Trouver la bonne distance devant la détresse ordinaire, « sans lui tourner le dos ». N'en tirer aucun slogan. Les garder pour les revues militantes. Peser chaque mot à l'aune d'une éthique intuitive. Comme bien des admirateurs de Manchette – qui fut, avec Vautrin, le « déclencheur de son écriture » –, Hervé Le Corre, 55 ans, a commencé par des polars d'intervention, rapides polaroids d'un drame social. Puis, d'un livre à l'autre, il a affiné ses angles narratifs, jusqu'à écrire *Les Cœurs déchiquetés*, l'un des plus beaux textes de cette année. Le développement d'un parcours commencé en lettre classiques : « J'ai découvert sur le tard le roman noir. Par Hammett, Thompson, Goodis. Ensuite, les français, le néopolar. Chez eux plus que chez les Américains, j'ai trouvé une écriture. La rencontre d'une tension littéraire et d'un récit aventureux, précipité, que j'aimais lire pour le plaisir de l'intrigue. »

Les Cœurs déchiquetés dévoile la double histoire d'un père, Vilar, qui a perdu son enfant – enlevé voilà des années dans une « voiture peut-être grise, peut-être bleu ciel » ; et celle d'un fils, Victor, qui découvre sa mère prostituée battue à mort. Deux destins se fondant dans une enquête mouvementée. Laquelle se dédouble en thriller, puisque ces personnages comptent des ennemis fous et sadiques. « Je travaille sans plan, en me laissant porter par l'écriture, mes émotions. Parfois, cela m'entraîne dans des impasses terrifiantes. Alors je reviens en arrière. » Le résultat de cette méthode particulière : l'histoire colle à la réalité, mais le regard demeure distancié. Et tous les fils de toutes les intrigues ne se renouent pas. Frustrant ? Comme la réalité... Professeur de



français dans un collège de la banlieue bordelaise, Le Corre y côtoie cette réalité. Mais se frotte aussi à la narration : « En troisième, nous travaillons sur les schémas narratifs. Tous les possibles qui peuvent s'ouvrir lorsqu'un personnage se trouve devant une porte. Cela me passionne. » Cet entraînement de l'imaginaire, ajouté au travail stylistique, explique la trajectoire ascendante du romancier. Si Hervé Le Corre ne veut plus plaquer d'intention sur son écriture, il demeure

« L'histoire colle à la réalité, mais le regard demeure distancié. »

engagé à gauche. À la façon des auteurs modernes : sa vision politique transparait dans son roman sans jamais prendre la parole. Que l'on y souscrive ou pas, il faut bien reconnaître que cette colère contenue confère à sa prose une forme particulière de noblesse. Cette sorte d'élégance qui selon Pierre Desproges « ne s'achète pas chez Pierre Cardin » puisqu'elle vient « du cœur des gens ». ■ A. B.

À LIRE : *Les Cœurs déchiquetés*, Hervé Le Corre, éd. Rivages, 380 p., 20 €.

annonçait le génial Varlam Chalamov en incipit de sa nouvelle « La Cravate ». Cinquante ans plus tard, il est curieux de voir cette prophétie prononcée par l'autre grand auteur du goulag se réaliser partiellement en polar. Notamment grâce à Marin Ledun, ancien « sociologue des usages » au Centre national des télécommunications (dépendant de France Telecom) et auteur d'un essai sur le suicide dans l'entreprise jadis publique. Son dernier polar, *La Guerre des vanités*, réussit à décrire un phénomène perçu par bon nombre de parents et qui demeure pourtant largement informulé : la façon dont le développement de la

société de consommation, la généralisation du marketing, ajoutés au progrès technologique, ont accru le naturel fossé séparant les générations. En exergue de *La Guerre des vanités*, une citation d'Émile Durkheim, inventeur de la sociologie, sur le suicide. Et l'intrigue démarre aussitôt sur une anomalie statistique : une recrudescence exceptionnelle du nombre d'enfants et d'adolescents attendant à leur jour dans la petite ville de Tournon. Une affaire locale ? Oui, mais qui traduit incidemment un phénomène global, comme l'inspecteur Korvine ne tardera pas à le comprendre. « Tournon est une ville comme des centaines d'autres,



Les crispations religieuses et identitaires, un sujet d'avenir pour le polar ?

confirme l'auteur, avec ses chalets de grandes surfaces, d'usines qui ferment, de chômeurs, de quartiers populaires, de rues piétonnes faussement "typiques", des cohortes de voitures qui enflent d'année en année, des lotissements qui poussent comme des champignons, des paraboles qui fleurissent, des enfants-rois qui s'emmerdent au milieu de cette débauche consumériste. *La Guerre des vanités* est une sorte de guerre civile entre passé et présent, le constat que ce monde que nos grands-parents ont construit après guerre a complètement échappé à leurs enfants, et que nous et nos enfants en payons le prix fort. »

L'incompréhension entre générations, l'angoisse parentale ne sont évidemment pas propres à la modernité, mais les inventions de la modernité leur confèrent de nouvelles formes. D'autres polars plus grand public s'en font les témoins, en asseyant essentiellement leur propos sur la technologie. Tel *Les Enfants du néant* d'Olivier Descosse (éd. Michel Lafon), où des adolescents rencontrent sur le Net celui qui les éventrera. Ou, plus allusivement, l'explicitement titré *Web mortem*, de Christine Adamo (éd. Albin Michel), dans lequel un tueur use d'un jeu Internet pour ensanglanter un campus anglais. Le meilleur livre grand public de ce genre n'est pas français, il s'agit de *Sans un mot* de Harlan Coben (éd. Belfond), où un ado utilise Internet pour échapper à la surveillance de son père... qui se forme à la technologie

pour le pister. Qui a dit que le progrès scientifique accompagnait toujours celui des mœurs ?

CRISE DE FOI

Maud Tabachnik, dans *Ne vous retournez pas* (éd. Albin Michel), établit, par le biais d'une enquête policière, un parallèle entre des terroristes islamistes et un tueur en série fou d'un Dieu apparemment chrétien. Une façon de renvoyer dos à dos les fondamentalismes, et de souligner leur gémellité dans l'horreur. Par ailleurs, depuis la sortie du *Da Vinci Code*, les Églises chrétiennes assistent avec consternation à une avalanche de polars ésotériques où les objets symboliques de la foi deviennent les enjeux de quêtes souvent bâclées. Quand on ne chipe pas le graal à Dan Brown, on se reporte sur la lance ayant percé le flanc du Christ (*La Sainte Lance*, de Marc Sinclair), on exhume à leur corps défendant les malheureux Templiers, leurs trésors, leur célèbre savoir mystérieux... (*Le Dernier Templier*, de Raymond Khoury). L'islam semble pour l'instant épargné... À quand *La Conspiration Mahomet*? Risibles pour qui dispose d'un minimum de culture religieuse, irritants pour qui connaît la foi, ces romans ésotériques viennent, à la manière des sectes, occuper un terrain cédé par des Églises en perte de vitesse, et satisfaire notre besoin de spiritualité en ces temps matérialistes. On peut leur reprocher de substituer à une mystique, un univers spectaculairement toc - où

le graal devient la propriété de la société Skull and Bones, et où tous les futurs présidents américains trempent leurs lèvres. Reconnaissons que le polar ésotérique, tout récent, a déjà produit quelques bons livres - le *Labyrinthe*, de Kate Mosse, ou *L'Oracle della Luna*, de Frédéric Lenoir. Il arrive même que ce genre avance des thèses pertinentes savamment défendues ailleurs. Gros thriller écrit simplement et néanmoins bien mené, *Le Sang du Christ* (éd. Michel Lafon), soutient ainsi une idée partagée par Michel Onfray, celle de l'inexistence du Christ, lequel ne serait que l'agrégat littéraire de deux anciens galiléens... Son auteur, Frédéric Mars, déclare s'appuyer sur des recherches scientifiques pointues. Son hypothèse appelle une contradiction : quelle que soit notre opinion sur l'existence de Dieu, comment

Tabachnik renvoie dos à dos les intégristes. douter de celle, historique, d'un seul et unique Jésus, quand ses paroles, malgré les divergences des Évangiles, témoignent de « la puissante unité d'un style - tellement éclatante pour un lecteur non prévenu - et derrière elle, la signature impérieuse, omniprésente, d'un je hors pair » (Julien Gracq)? Allez, un peu plus de préoccupations littéraires, un peu moins de clichés dans les mystères, quelques crises supplémentaires au sein de l'Église, et le polar ésotérique connaîtra le sort heureux de son homologue historique, autrefois si méprisé. ■

ALEXIS BROCAS